

FEUILLETON DU MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 9 JUIN 1889

SANS MÈRE

TROISIÈME PARTIE
SEULE AU MONDE

(Suite)

—Que vous êtes bon de m'amener Robert, dit-elle, ma fille n'a pas d'enfant. Vous allez me donner l'illusion d'une maternité. Je vais me croire l'aïeule de ce chérubin !...

Et le petit, en effet, se mit tout de suite à l'adorer tant il trouvait qu'elle ressemblait à sa grand-mère qu'il avait beaucoup aimée.

Le soir, Pierre dit à sa tante :

—J'ai besoin de voir dans le pays une nommée Martine Fresnay, qui peut me donner l'adresse d'un ouvrier qui me serait utile. La connaissez-vous ?

—Particulièrement.

Et Mme de Romilly raconta l'histoire douloureuse de la pauvre femme.

—Tant que ce misérable sera en prison, elle aura la paix, ajouta-t-elle, mais après ? Je frémis quand je pense à son retour !...

—Je vous accompagnerai chez elle, proposa à son tour M. de Romilly.

—Je vous demande, au contraire, de m'y laisser aller seul avec Robert, s'empessa de dire Pierre.

Devant vous, elle ne répondrait peut-être pas aux questions que j'ai à lui poser.

Le mari et la femme avaient trop de tact pour insister.

Pierre se sentant libre, se fit donner les indications nécessaires, et, de grand matin, le lendemain il se dirigea vers la chaumière qu'habitait Martine.

Comme elle n'était éloignée du château que de quelques kilomètres à peine, Robert accompagnait son père, égayant de son charmant babil le silence mélancolique de l'ingénieur.

L'automne touchait à sa fin et quoique la saison fût particulièrement belle, les brumes mélancoliques de novembre enveloppaient la terre comme d'un immense voile de tristesse et de deuil.

Les vieux murs des maisons de Villers-Feuille que M. de Sauves dut traverser en sortant du parc, et où tout l'été grimpait les lierres, les herbes folles et les giroflées d'or, se dépouillaient de leur habit vert, pour apparaître noirs et délabrés ainsi que des mendiants de Callot.

Le matin poudrait de givre les prairies, tandis que dans les grands bois, les dernières feuilles jaunies des arbres s'en allaient en tourbillonnant sous les rafales douloureuses et plaintives du vent qui emporte aussi les petites hirondelles frileuses vers des climats plus chauds.

C'était triste, comme tout ce que l'automne apporte avec lui, l'automne cette saison de la mort et des éternels regrets.

Mais Robert était là, cueillant quelques brins d'herbes au revers des fossés, ramassant les cailloux

blancs sur la route ; Robert, c'est-à-dire l'avenir, l'espérance, le renouveau !...

Avec son fils à ses côtés, avec surtout l'idée qu'il travaillait pour lui, afin de lui laisser un nom plus pur et plus honoré, Pierre ne pouvait sentir ni les découragements ni les tristesses de la nature qui l'entourait.

Au contraire, le vent du large qui passait par-dessus la colline en venant lui fouetter le visage, lui redonnait une force nouvelle, et rendait ses nerfs plus souples, plus sûrs d'eux-mêmes.

—Je réussirai ! se disait-il en voyant courir le petit devant lui, je réussirai... tôt ou tard, j'en suis sûr !...

Ce jour-là, Martine n'avait point quitté sa chaumière pour aller travailler au dehors.

Elle avait son linge à laver, et avant de partir à la rivière elle sarclait le jardinet qui entourait sa petite maison.

Les indications de Mme de Romilly avaient été si précises que M. de Sauves était arrivé tout droit chez elle.

sait. C'était la petite Clotilde Gages... Au léger bruit qui s'était fait autour d'elle, l'orpheline ouvrit les yeux, de beaux yeux purs, limpides et bleus comme un coin du ciel, et les fixa sur l'ingénieur.

Aussitôt, elle agita ses menottes roses et lui sourit.

Pierre, étrangement ému, sentit son cœur battre à coups précipités dans sa poitrine.

Ce petit ange, qui tendait les bras vers lui et semblait lui demander aide et protection, la pauvre !... était-ce l'enfant de l'assassin qu'il voulait poursuivre jusqu'à son dernier souffle de vie ?

—Oh ! la jolie petite fille ! ne put-il s'empêcher de dire.

—Et sage, monsieur, se hâta d'ajouter la Martine. Depuis trois mois que je l'ai, ça n'a pas encore crié une seule fois.

Robert s'était penché vers elle et l'embrassait.

Pierre, bouleversé de cette caresse de son fils, regagna sa chaise sans répondre.

—Vous êtes l'âme de Mme Lureau, n'est-ce pas ; madame ? demanda-t-il à la paysanne.

—Amie d'enfance, oui, monsieur. Et c'est même elle qui m'a confié cette petite à élever.

—Je le sais. Veuillez lire cette lettre qu'elle m'a donnée pour vous.

Martine obéit.

—De plus, continua l'ingénieur quand elle eut fini, je suis le neveu de Mme de Romilly.

Les yeux de la Normande brillèrent très humides.

—Alors, monsieur, dit-elle, vous n'aviez pas besoin de la lettre de Mme Lureau pour que j'aie confiance en vous. Tout ce qui touche à cette chère bienfaitrice ne peut qu'être bon et droit comme elle. Que désirez-vous de moi ?

—Cette petite est bien la fille d'Eugène Gages, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur.

—Son père, qui était mon meilleur ouvrier est parti pour l'Amérique lors de la mort de sa femme, dans un moment de désespoir et de découragement. Mme Lureau m'a dit qu'il s'ennuyait là-bas, moi je le reprendrais volontiers. Mais pour lui écrire il me faut son adresse. Pouvez-vous me la donner ?

—Je ne demanderais pas mieux, monsieur, mais je ne l'ai pas.

Les lèvres de Pierre de Sauves tremblèrent légèrement.

—Vous ne l'avez pas ? Mme Lureau m'avait dit le contraire.

—Elle se trompe, monsieur.

—Vous avez reçu cependant

une lettre récente d'Eugène Gages ?

—Oui, monsieur.

—Celle où il envoyait cinq cents francs pour sa fille ?

—Je n'ai plus les cinq cents francs que j'ai portés tout de suite à la religieuse qui doit plus tard élever l'enfant, mais j'ai la lettre. Il n'y a pas l'adresse de M. Gages.

—Voulez-vous me la montrer tout de même ?

—Volontiers.

Elle se leva et se dirigea vers une pauvre commode de bois blanc sur laquelle, sous un globe de verre, on voyait deux petits souliers d'enfant, en vernis blanc.

Robert, maintenant jouait avec la fillette, et la mignonne lui répondait par une de ces longues mélodies joyeuses et indistinctes qui faisait luire ses doux yeux, et sourire sa bouche petite et fraîche



Mme Fresnay ! dit-il en s'arrêtant. — Voir page 55, col. 2.

—Mme Fresnay ? dit-il en s'arrêtant.

—C'est moi, monsieur, répondit-elle en levant son visage honnête, aux yeux clairs et droits.

—Je voudrais vous parler.

—Entrez, monsieur.

Et la Martine introduisit son visiteur dans l'unique pièce, où dans un petit berceau de bois blanc dormait la fillette que Mme Lureau avait confiée à son amie.

Comme si un irrésistible aimant l'eût attiré vers la modeste harcelonnette, Robert courut vers le coin où était la petiotte.

Tout aussitôt il poussa un cri.

—O papa ! fit-il, viens voir le beau bébé !... Dieu qu'il est joli !...

M. de Sauves se leva et fit quelques pas.

Au milieu de langes d'une blancheur éblouissante, en effet, une belle enfant toute rose repo-